

RED-EVE

Noyon, le mardi 5 décembre 2006

Comme tous les matins, à la même heure – à la minute près, avec cette précision qui caractérisait tous les actes de sa vie –, il ouvrit la porte. Sur le seuil, surpris par une rafale glacée, il marqua un temps d'arrêt, observant le ciel. Décidément, il faisait très froid, surtout pour un tout début décembre.

Comme tous les matins, également, il s'avança jusqu'au portail, jetant des regards à gauche et à droite. Chaque jour depuis trente ans, il venait chercher le courrier, une habitude qui ne lui avait d'ailleurs jamais été contestée. Personne n'avait sans doute jamais réalisé qu'il éliminait ainsi discrètement les lettres provenant de l'école, puis, plus tard, du collège et du lycée, lettres s'étonnant de ses absences, convoquant ses parents. Pour rien au monde, il n'aurait laissé ces courriers atterrir entre les mains du père !

Mais on n'en était plus là. La mort du père avait tout changé, vingt-trois ans plus tôt. Il avait seize ans à l'époque.

Chassant ces idées de son esprit, il fit tourner la clé dans la serrure, et plongeant la main, ramena quelques enveloppes et un journal gratuit, ainsi que son exemplaire du jour du *Courrier Picard*. Le temps de revenir vers la maison, il avait déjà fini le tri : la facture d'EDF, un relevé de compte, et deux publicités qui, comme le gratuit, serviraient à allumer le feu. Il posa le tout sur la table basse face à la cheminée, avant de se diriger vers la cuisine, où il se servit un bol de café brûlant. Laisant ses doigts courir le long de la terre cuite, il sentit la chaleur se diffuser lentement et venir caresser la paume de sa main, une sensation réconfortante après le froid du dehors. S'accordant quelques minutes pour en profiter, il s'assit sur le canapé, et revint à la pile de courrier. Machinalement, il se mit à feuilleter le gratuit.

Page 12, ses yeux furent soudain attirés par une annonce. Elle n'avait pourtant *a priori* rien de nature à retenir son attention, mais il ne parvenait pas à se détacher des deux petites lignes.

RED-EVE. Au pied de la statue. Même heure. Le 13 pas le 14.

Comme si ces mots, auxquels il ne comprenait rien, lui étaient en quelque sorte adressés... Comme un message du hasard.

Pourquoi cette annonce-là, et pas la précédente ou la suivante ? Les majuscules qui commençaient l'annonce, peut-être ? Toujours est-il qu'il ne voyait plus qu'elle, alors qu'une part de son esprit, tapie dans l'ombre, se mettait en action sans qu'il en ait même conscience.

Après quelques minutes, cependant, cette sensation disparut comme elle était venue. Les lignes cessèrent de flotter devant ses yeux et il rejeta le journal, qui alla rejoindre la pile qui attendait au pied de la cheminée : à cet instant, ce n'était déjà plus, dans sa tête, qu'un simple tas de papier. Et son esprit dériva vers la vague de froid qui, autrement plus préoccupante que ce moment curieux qu'il venait de vivre, l'avait forcé à chauffer bien plus tôt que les années précédentes. "Réchauffement de la planète, mon cul !",

cracha-t-il à l'âtre, en lui retournant son regard noir.

*

Ce ne fut que le lendemain, alors qu'il s'apprêtait justement à allumer une flambée, qu'il repensa à l'étrange énigme. Car c'était ainsi qu'il la considérait désormais, cette petite annonce vue par hasard. Un défi. Un test soumis à son intelligence. Les yeux dans le vague, il tendit la main et se saisit du journal, pour l'envoyer sur la table basse qui faisait face à la cheminée. Sentant revenir la curieuse sensation de la veille, il mit machinalement le feu à son tas de petit bois, posa délicatement – comme un indien, pensa-t-il, sans savoir pourquoi cette image-là lui venait en tête – quelques branches plus grosses, une petite bûchette...

Sans s'en rendre compte, il était passé en mode "automatique", ses neurones entièrement concentrés sur le rappel de ce qu'il avait expérimenté la veille. Lorsque le feu lui parut avoir pris, il se releva, et, saisissant un crayon, s'empara du journal.

Cette fois, il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver la bonne page. Et les bonnes lignes. Quand enfin il y parvint, il déchira la page, et jeta le reste dans le feu.

La partie du message en majuscules, RED-EVE, qu'est-ce que cela voulait dire ? Peut-être n'était-ce qu'un signe de reconnaissance, simplement destiné à attirer l'oeil. Cela avait d'ailleurs parfaitement fonctionné pour lui.

Le 13, pas le 14. Dans sept jours, donc. Mais, si c'était le 13 et pas le 14, peut-être y avait-il eu un premier message, fixant un premier rendez-vous, auquel il fallait un contre-ordre. Y avait-il alors une chance...

Soudain fébrile, il s'attaqua à la pile près du feu. "Ah, la chance est avec moi... Je crois," songea-t-il après avoir réuni les 4 numéros précédents. En toute logique, un tel changement de date devait être lié à un rendez-vous récent. Oubliant l'heure, il s'attaqua au dernier exemplaire en date.

Les petites annonces, découvrit-il à l'occasion, étaient regroupées sur trois pages, trois pages de messages personnels. Des fragments d'existence, parfois jetés au vent, comme ce jeune homme à la recherche de celle qui a "croisé mon regard à l'arrêt du bus 12, le samedi 25 novembre. Tu portais une veste en cuir noir et un jean, un sac rouge sur l'épaule, j'avais un pull blanc et un carton à dessin. 06 38 59 27 12, Jérôme". Mais rien qui se rapportât au 14 ou à une statue.

La chance n'était pas davantage avec lui pour le deuxième journal. Rien non plus dans le troisième. Mais, alors que le découragement menaçait de le gagner, penché sur ses journaux gratuits – il n'avait pas vu que, le soir tombant, il faisait désormais très sombre –, soudain, il la trouva. La grande soeur de "son" annonce.

RED-EVE. Ste Odile. Plein ouest du sculpteur, PM.

Avec un cri de victoire – il avait prévu son coup, cette fois –, il se saisit de la paire de ciseaux dont les

lames claquèrent d'excitation, et découpa son sésame. Car il en était sûr maintenant, il avait à sa disposition tous les éléments nécessaires. Nécessaires à quoi ? A comprendre, juste à comprendre ! Même si, objectivement, il ne voyait pas encore de quoi tout cela pouvait bien parler.

Son découpage terminé, il se jeta dans le fauteuil, et s'accorda un moment de pure jouissance. Les pièces du puzzle s'assemblaient... Combien de temps il resta là, sans bouger, tout à son émotion, il n'aurait su le dire, mais lorsqu'il reprit conscience de son environnement et, en l'occurrence, de la faim qui le tenaillait, la cloche de l'église égrenait juste les coups de vingt-deux heures. Autrement dit, cela faisait plus de quatre heures qu'il s'était plongé dans cette histoire. Le froid le saisit, le feu ayant naturellement fini de brûler depuis longtemps...

*

Son sommeil fut perturbé. Il rêva de choses toutes plus étranges les unes que les autres, mettant en scène des hommes à la mine patibulaire, des femmes tantôt aguichantes, tantôt menaçantes. Dans l'un de ces rêves, la statue au pied de laquelle se tenait le rendez-vous prenait soudain vie, sous la forme d'un robot, Terminator sorti de son film, abattant l'un des maffieux – dans ce rêve-là, les deux hommes avaient tous les attributs des gangsters siciliens de la grande époque, le Borsalino, les chaussures cirées... – dans une gerbe de sang, rattrapant l'autre avant de lui rompre le cou...

Au réveil, il sourit de lui-même. "Quelle imagination galopante," pensa-t-il. Mais très vite, ce fut le mystère qui le rattrapa, reléguant au second plan toutes ces projections fantasmatiques.

Oubliant, une fois n'est pas coutume, le petit déjeuner, il retourna s'installer face à la cheminée, comme pour retrouver l'inspiration du premier jour. C'est ici qu'il avait eu la révélation, c'est ici qu'il résoudrait l'énigme, c'était évident et indiscutable. À genoux sur le tapis pour être à hauteur de la table basse, il commença par recopier les deux annonces sur une feuille de papier, pour ne pas risquer de les abîmer. Plus tard, peut-être, il mettrait les originaux sous cadre, en souvenir. Oui, c'était une bonne idée...

*

Chronologiquement, donc, l'affaire se présentait ainsi :

RED-EVE. Ste Odile. Plein ouest du sculpteur, PM.

RED-EVE. Au pied de la statue. Même heure. Le 13 pas le 14.

Que pouvait-on tirer de cela ? "Ste Odile" ? Le mont alsacien ? L'avion ? Mais quel rapport avec Noyon ? Et cette histoire d'ouest, de sculpteur, qui, s'il ne se trompait pas, devenait une statue dans le deuxième message ? Mais pourquoi une fois à l'ouest, une fois au pied ?

Bon, PM... A priori l'après-midi, mais ce n'est pas très précis. Pas précis du tout, même, alors que, dans le deuxième texte, on précise "même heure"... Hummm, un mystère, là. Mais un mystère intéressant, parce qu'il confirme que la discrétion est de rigueur.

"Je dois prendre les choses dans l'ordre. Il le faut. Sinon, je vais passer à côté," se dit-il. Attrapant son bloc-notes, il commença à établir une liste des éléments qu'il devait retrouver pour décrypter l'énigme, et

ce qu'il en savait déjà. Le lieu, une statue, restant à identifier. La date : le 13, probablement décembre. L'heure : l'après-midi, mais encore un sacré flou à ce stade. Le reste avait assez peu d'importance, finalement. Voire pas du tout.

Dans le premier message, il devait normalement pouvoir retrouver ces deux éléments imprécis, le lieu et l'heure. Après tout, lorsque vous fixez un rendez-vous, c'est bien la moindre des choses, n'est-ce pas ? S'agissait-il d'une statue à Ste Odile ? Mais, dans ce cas, pourquoi publier les annonces dans ce journal-là ? Ça n'avait pas de sens. Non, Ste Odile devait avoir une autre signification... Quelque chose, dans la vie de la sainte, qui pourrait l'aider ? Un détail connu ?

C'est alors que son regard se posa sur le calendrier des postes. Enfin, il devrait dire sur "les" calendriers des postes. Il les collectionne, comme sa mère avant lui. Il possède une collection quasiment complète depuis 1932, et quelques pièces particulièrement rares, notamment un exemplaire de 1859, l'année où l'imprimerie Mary-Dupuis, de Noyon, avait obtenu le marché de l'Almanach des Postes – marché qu'elle n'avait d'ailleurs pas été capable d'assumer, et dont le privilège était finalement revenu à l'imprimerie rennaise Oberthur. Cet exemplaire lui venait en droite ligne d'un ancêtre qui, à l'époque, travaillait justement dans cette imprimerie, d'où, probablement, une part de l'attachement à ces calendriers. De la période récente, il ne lui en manque que trois : 1942, 1947, sur lesquels il n'a jamais pu mettre la main, et 1972, que le chat de la voisine a mis en pièces, le fou. Il ne l'a pas emporté au paradis, l'animal ! Bref, ils sont rangés, désormais à l'abri dans une vitrine, pour qu'une telle catastrophe ne se reproduise plus.

Et c'est en les regardant qu'il eut soudain l'illumination. Vite, il s'empara de la version 2006 et... Oui ! La Ste Odile, c'est le 14 décembre. Voilà donc d'où sortait le 14 ! Encouragé par ce succès, il se replongea dans ses réflexions, essayant de décrypter de nouveaux éléments, mais, ce matin-là, rien n'y fit.

*

Il décida donc de s'attaquer à la statue, en allant, l'après-midi, mener quelques investigations. Il fit plusieurs fois le tour de la ville, repérant toutes les statues, et les personnages représentés. Des St Eloi, il en trouva, des statues de Hugues Capet à son couronnement aussi, des Jean Calvin, natif de la ville : toutes les gloires locales étaient là, mais d'un sculpteur, pas l'ombre !

À la bibliothèque municipale, il s'attela à la recherche de toutes les informations disponibles sur d'éventuels sculpteurs qui auraient pu mériter d'être ainsi statufiés... Et c'est ainsi qu'il découvrit l'existence de Jacques Sarazin – ou Sarrazin –, sculpteur du XVI^e siècle, né en 1592 à Noyon. Il ne put s'empêcher, bien que conscient de l'inutilité de sa démarche pour l'énigme qu'il cherchait à résoudre, de se pencher en détail sur la vie de celui qui, auteur des Cariatides du Louvre et du tombeau de Henri II, Prince de Condé – il en admira une reproduction –, contribua aussi, pour le compte de Mansart, à la décoration du Château de Maisons. Avec une satisfaction gratuite, il apprit également qu'il avait été l'un des fondateurs, puis l'un des directeurs de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

S'extirpant de son périple dans l'histoire, il découvrit qu'il existe, en plus d'une colonne érigée en son

honneur, deux statues de ce Jacques Sarazin à Noyon : l'une dans l'hôtel de ville, difficilement atteignable, donc, sauf à disposer d'appuis haut placés, la seconde dans une sorte de venelle calme donnant sur la rue Saint-Pierre.

Il fit le pari qu'il devait s'agir de la seconde, et qu'il y avait, là encore, un signe. Il décida immédiatement d'aller voir sur place.

Quelques minutes plus tard, il arrivait ainsi dans une petite voie calme où, à l'ombre d'un grand arbre, trônait une statue de Jacques Sarazin.

Désormais, il avait la date, le lieu. Mais l'heure... voilà qui le plongeait dans un abîme d'interrogations, car, véritablement, il ne voyait pas, dans la première petite annonce, à quoi se raccrocher...

*

C'est le lendemain, quasiment sans le vouloir, qu'enfin la lumière se fit. Agacé d'avoir ruminé sur le sujet une partie de la nuit, il traînait au lit, quand il décida de s'accorder un peu de répit. S'installant devant le poste de télévision, il se mit à visionner quelques vieux épisodes des "Têtes Brûlées", série fétiche de son enfance, la seule qu'il avait le droit de regarder, avec le père, qui plus est !

Encore aujourd'hui, malgré tout, il exprimait sa loyauté inaliénable en regardant quelques épisodes toutes les semaines. Un tribut au père, en quelque sorte. Une façon de gérer ce qu'il avait enfoui en lui depuis tant de longues années, entre culpabilité, remords et colère.

Dans le troisième épisode, l'un des pilotes découvrait soudain une escadrille de "Zéros" à sa gauche, et il annonçait fièrement : "Zéros à dix heures !". Révélation ! A l'ouest de la statue, autrement dit, transposé sur un cadran de montre, à neuf heures ! Neuf heures PM, donc à vingt-et-une heures. C'était tellement simple, comment n'y avait-il pas pensé ?

Désormais, tout était là. Le lieu, à côté de la statue, le jour, le 13 décembre, l'heure, à vingt-et-une heures !

L'énigme résolue, il ne lui restait plus qu'à se préparer. Car sa décision était prise. Même s'il ne le savait pas, elle l'était depuis le départ, depuis le premier frisson. Oui, depuis l'origine, les choses étaient en place. L'assemblage des pièces du puzzle n'était qu'une péripétie dans la trame d'ensemble.

Les jours qui suivirent s'écoulèrent comme dans un rêve, parfois filant comme l'éclair, parfois se traînant désespérément. Il mena divers repérages, prit quelques dispositions. Plus la date avançait, et plus son excitation montait. La journée du 13 fut carrément exaspérante. Il ne pouvait s'empêcher, tous les quarts d'heure, d'aller vérifier qu'il avait bien tout son matériel, prêt, bien rangé dans son sac, que ses vêtements, lavés et repassés de frais, étaient bien étalés sur le lit.

Enfin, vingt heures sonnèrent à l'horloge. L'heure à laquelle il avait décidé de se mettre en route. Lentement, méticuleusement, avec une application frisant la maniaquerie, il s'habilla. Une fois l'opération terminée, il alla observer le résultat dans la glace, avant de se saisir du sac à dos qu'il avait soigneusement préparé.

Par mesure de précaution, il éteignit toutes les lumières de la maison un bon quart d'heure avant de sortir. Il s'enfonça dans l'obscurité, vers sa voiture qu'il avait, volontairement, garée à distance. Il se glissa au volant, démarra, mais n'alluma ses feux de circulation que quelques centaines de mètres plus loin.

Il prit la direction de la petite place. Son timing était minutieusement calculé. L'endroit même où il allait se garer était repéré à l'avance. Il avait pris la précaution, la nuit précédente, d'installer un panneau de signalisation de travaux, pour se donner une chance maximale de disposer de la place qu'il souhaitait. Et, effectivement, le sens civique avait joué. Il escamota le panneau dans le coffre de la voiture, et se gara tranquillement. Il sortit son sac, et progressa en silence jusqu'à l'un des angles de la place, qu'il avait repéré à cet effet. Il vérifia l'heure sur sa montre – 20 h 39, parfait, à la minute près –, et sortit le pied du sac. Puis il extirpa l'appareil photo, un modèle spécialement choisi pour son silence quasi absolu à la prise de vue, le fixa dessus, et ajouta, branchement spécial de sa conception, un déclencheur à distance basé sur la perception du mouvement. Tout déplacement dans le champ de l'objectif déclenchait la prise d'une photo. Le système de vision nocturne allait permettre d'effectuer des clichés lisibles et intéressants, quoi qu'il se passe.

Une fois son installation en place, il alla se dissimuler dans l'ombre du porche qu'il avait choisi, un porche d'apparence tout à fait normale, mais présentant l'avantage d'être condamné, puisque la cour sur laquelle il donnait était actuellement un chantier, déserté la nuit. Pas de risque d'allers et venues, donc. La probabilité qu'un promeneur s'y abrite pour se soulager était tellement minime qu'il avait décidé de courir ce risque. Avec ses habits sombres, nul ne pouvait deviner sa présence.

Il ne restait plus qu'à attendre. Douze minutes encore.

Et c'est pendant ces quelques minutes d'attente qu'il comprit. RED-EVE, lorsque vous enlevez les voyelles, vous restez avec trois lettres, celles que l'on emploie en général pour abrégé « rendez-vous ».

*

A 20 h 58, un bruit de moteur approcha, puis s'arrêta, tout proche. Une portière claqua, et il vit une silhouette, menue et frêle, apparaître sur la placette. Une femme, peut-être pour un rendez-vous galant.

Elle s'approcha de la statue, et s'assit sur le banc le plus proche. Un rayon de lune éclaira ses cheveux roux. Mais son attente fut de courte durée : à peine trois minutes s'étaient-elles écoulées que des bruits de pas se firent entendre, arrivant de l'autre bout de la place. D'après sa carrure, un homme, cette fois. Et pressé, visiblement. L'homme s'avança droit vers la statue, sans hésitation ni précautions.

Lorsqu'il vit la femme qui l'attendait, il se précipita vers elle, la prit dans ses bras et l'étreignit. Ils s'embrassaient comme si le monde n'existait plus autour d'eux.

*

Sortant lentement de l'ombre du porche, il passa à l'action.

*

Le lendemain, en se levant, la première chose qu'il fit, toujours à la même heure, fut d'aller chercher le

journal du jour. Il le posa sur la table de la cuisine. Mais, ce matin, il devait commencer par autre chose. Son visage se crispa, ses yeux cessèrent de briller. Il se rendit dans la chambre noire consacrée au développement des photos. Encore une marque d'allégeance au père, qui y développait toutes celles qu'il prenait, toutes. Mais qui se servait également de cet endroit comme lieu de punition, lorsqu'il n'avait pas été sage. Qu'il n'avait pas obéi. Qu'il avait pleuré. Qu'il avait osé essayer de dire non. Bref, quand il avait tenté d'échapper aux fantômes du vieux. Le noir. L'acide.

Presque rageusement, il décrocha du fil où elles séchaient les photos qu'il avait développées en rentrant, dans la nuit. Nettes, comme il les aimait. Nettes, comme son père les aimait. Il choisit les deux meilleures, et plongea les autres dans un bain d'acide. Plus de traces.

Les deux qu'il avait choisies allèrent rejoindre les trente-neuf autres. Quarante-et-une, déjà ! Quarante depuis la première, celle de ce père. Oh, ce que montrait la photo – le père, allongé dans cette même salle obscure, égorgé, une mare de sang autour de lui – démontrait qu'il n'avait pas la technique, à l'époque. Mais bon, il faut bien commencer un jour, n'est-ce pas ?

Quarante-et-une photos. Quarante-et-une vies. Qui s'étaient arrêtées. Qu'il avait arrêtées. Qu'il avait regardé s'écouler. Répondant à chaque fois à l'appel du hasard. Hasard qui constituait sa meilleure protection, puisqu'il n'existait jamais aucun lien direct entre lui et les victimes – sauf pour la première, vingt-trois ans auparavant. Hasard qui, cette fois-ci, avait pris la forme d'une mystérieuse petite annonce...

*

Dans l'édition du Courrier Picard du 8 janvier 2007, on pouvait lire un entrefilet :

Disparition mystérieuse

Le 15 décembre dernier, un homme a signalé la disparition de son épouse. Rentré d'un déplacement professionnel la veille, sa femme n'était pas à la maison. Son téléphone ne répondait pas, sa famille et ses amis n'avaient pas de nouvelles. Inquiet, il s'est rendu au commissariat. Les policiers ont d'abord envisagé une fugue. Puis, quatre jours plus tard, la voiture de la femme a été retrouvée garée dans une petite ruelle de la ville. Elle a été repérée parce que le parking n'étant pas payé depuis plusieurs jours – depuis le 13 au soir –, la voiture a été enlevée par la fourrière, ce qui a permis le recoupement. Jusque-là, l'hypothèse initiale de la fugue tenait encore. Mais un autre élément est venu renforcer l'inquiétude, parallèlement à ceux-là. Un passant avait signalé, dans la journée du 14, deux grandes taches, peut être du sang, rue Saint-Pierre. Des prélèvements avaient été faits, qui avaient confirmé qu'il s'agissait de sang humain provenant de deux individus, une femme et un homme. Son épouse ayant subi une prise de sang la veille de sa disparition, la police a pu faire procéder à une comparaison, qui s'est avérée positive. Que s'est-il donc passé ? Personne ne le sait, mais la situation paraît extrêmement inquiétante. Aucun témoin n'a pu donner la moindre information. Une plaque d'égout semble avoir été déplacée sur la placette où ont été retrouvées les taches de sang. Le meurtrier – si c'est bien de cela qu'il s'agit – s'est-il débarrassé des corps de cette façon ? Interrogé, le commissaire Prézin, qui dirige l'enquête, a

signalé que « les investigations se poursuivent » et évoqué une « piste souterraine », tout en lançant un appel à témoins. Si vous avez vu une femme, 1m59, 47 kilos, cheveux roux, près de la rue Saint-Pierre le 13 décembre, contactez le commissariat. Le commissaire Prézin a signalé en effet que l'utilisation éventuelle des égouts par le meurtrier ouvre de nouvelles pistes dans plusieurs autres enquêtes autour de plusieurs disparitions restées non élucidées.